

LES PROMENADES DE PARIS

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

Représentée pour la première fois par les Comédiens
Italiens [du Roi] dans leur Hôtel de Bourgogne le sixième
jour de 1695.

MONGIN ()

1695

Publié par Ernest, Gwénola et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr,
Octobre 2020. Pour une utilisation personnelle ou pédagogique
uniquement. Contactez l'auteur pour une utilisation commerciale des
oeuvres sous droits.

LES PROMENADES DE PARIS

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

Représentée pour la première fois par les Comédiens
Italiens [du Roi] dans leur Hôtel de Bourgogne le sixième
jour de 1695.

Mise au théâtre par Monsieur Mongin.

M. DC. LXXXV.

ACTEURS

ÉLISE, fille de qualité.
COLOMBINE, suivante d'Élise.
LÉANDRE, Capitaine de Dragons, amant d'Élise.
OCTAVE, jeune homme de famille, amant d'Élise.
CALMAR, homme de Robe, amant d'Élise.
ARLEQUIN, Valet de Léandre, amant de Colombine.
SCARAMOUCHE, Valet d'Octave, amant de Colombine.
MEZZETIN, Valet de Calmar, amant de Colombine.
UN FIACRE, Arlequin.
UN POÈTE, Scaramouche.
UNE VENDEUSE DE BOUQUETS, Mezzetin.
BACCHUS, Mezzetin.
Suite de Bacchus.
Plusieurs Garçons Cabaretiers qui ne parlent pas.

La Scène et au Bois de Boulogne, et aux Tuileries.

ACTE I

SCÈNE I.

Octave, Scaramouche.

Le théâtre représente le Bois de Boulogne.

OCTAVE.

Non, non, laisse-moi, Scaramouche, je ne veux plus avoir recours qu'au désespoir.

SCARAMOUCHE.

Mais recourons auparavant à mon industrie, et écoutez-moi de grâce.

OCTAVE.

Quoi ? Parce que je n'ai pas encore de quoi flatter l'ambition d'Élise, et que je ne puis lui donner ma foi et mon bien qu'après la mort de mon père, la cruelle me sacrifie à Monsieur Calmar, elle reçoit ses soupirs, son amour, ses fêtes, et aujourd'hui même dans ce Bois de Boulogne il faut que je me voie la victime d'un rival odieux, d'un coffre-fort d'amour, en un mot d'un vieux Calmar ?

SCARAMOUCHE.

Vous avez raison. Vous sacrifier à Calmar, c'est préférer un hibou à un joli homme, une masette à un cheval d'Espagne, et une vieille savate à un jeune et souple escarpin. Mais il n'est plus de filles qui ne soient de mauvais goût pour devenir femmes.

OCTAVE.

Des cheveux noirs avec des blancs, ah le bel assemblage ! Qu'il fera beau voir ce vieux Calmar sembler le père de sa femme, et n'être pas celui de tes enfants !

Masette : Petit cheval, ou cheval ruiné qu'on ne saurait faire aller, ni vaec le fouet, ni avec l'éperon. [F]

Savate : Vieux soulier, fort usé. [F]

SCARAMOUCHE.

Non, ce mariage-là n'est pas faisable, et je saurai bien l'empêcher, vous dis-je, si vous voulez me croire.

OCTAVE.

Mais quoi donc ? Que veux-tu que je fasse ?

SCARAMOUCHE.

Il faut premièrement assister à la fête de Calmar sans nous faire connaître.

OCTAVE.

Et comment ?

SCARAMOUCHE.

Vous allez voir. Voici de quoi nous métamorphoser.

Il déshabille Octave, et le met en garçon de cabaret.

OCTAVE.

Qu'est-ce donc que cela signifie ?

SCARAMOUCHE.

Laissez-moi faire de grâce.

Scaramouche s'habille ensuite.

OCTAVE.

Mais as-tu perdu l'esprit ? Dis-moi donc à quoi bon cette mascarade ?

SCARAMOUCHE.

Je m'en vais vous l'apprendre. Mais voyons auparavant si vous saurez bien jouer votre rôle. Criez-vous bien : Duquel, Meilleurs ? Du Champagne ? Du Bourgogne ? À huit ? À dix ? À quinze ? À trente ? Holà, on y va. Savez-vous courir, mentir, et vous enivrer au buffet ? Voilà un garçon de cabaret depuis les pieds jusqu'à la tête.

OCTAVE.

Mais encore un coup, à quoi bon me déguiser en garçon de cabaret, et que dira le cabaretier de Calmar, si...

SCARAMOUCHE.

Ce cabaretier est de mes amis ; et pour voir Élise, et se moquer de Calmar, il n'y a point de déguisement plus favorable. Mais chut, j'entends quelqu'un, suivez-moi, sauvons-nous vite.

SCÈNE II.
Élise, Colombine, Arlequin en Fiacre qui survient.

ÉLISE.

Grâce au Ciel, Colombine, en ce sombre bocage
Nous voici tous deux sans chapeau.

COLOMBINE.

Que peu de filles de votre âge
Remercieront le Ciel d'un pareil avantage !
5 Mais puis donc qu'en effet nous sommes sous l'ormeau,
Sans fâcheux, au frais ? À l'ombrage ;
Tandis que notre Chicanneau,
Notre Monsieur Calmar met ordre à son cadeau,
Qu'il fait chauffer les plats, rafraîchir les bouteilles,
10 Et que de ses doux yeux vous êtes à couvert,
De cedit sieur Calmar parlons à cour ouvert.

ÉLISE.

Colombine, tout deux, les murs ont des oreilles.

COLOMBINE.

Mais ce bois n'en a point, il est sourd et muet.
Le Bois de Boulogne est discret ;
15 Et l'on aurait bien de quoi rire,
Si ces échos et ces oiseaux
Chantaient et redisaient ce qu'ils entendent dire
Mais tout se tait sous ces ormeaux ;
Et ce que tous les jours un chacun leur confie,
20 Marque assez qu'il faut qu'on s'y fie.
Parlons donc net. Calmar qui vous fait les yeux doux,
Vous touche-t-il un peu ? Plaît-il ? Qu'en pensez-vous ?
Pour lui, tout ce qu'il fait dit assez ce qu'il pense.

ÉLISE.

À son amour pourtant j'impose assez silence.

COLOMBINE.

Point trop, et cet amour qui vous fait régaler,
Qui pour vous divertir ne trouve aucun obstacle,
Qui vous donne concert, fête, bal, et spectacle,
Tout cela parle assez, et fait assez parler ;
Et dés-lors qu'une fille est riche, jeune, belle ;
30 Que comme vous enfin elle est maîtresse d'elle,
Et celle d'un nombre d'amants,
Elle fait bien des médisants.

ÉLISE.

Et que pourrait de moi dire la médisance ?

Chicanneau est aussi le nom d'un
personnage de la comédie des
Plaideurs de Jean Racine.

COLOMBINE.

35 Mon Dieu ! Calmar et sa dépense
Donnent carrière à son caquet.
Tenez, vous aurez beau prôner pour votre gloire,
Que Calmar avec vous file un amour parfait,
On ne voudra jamais le croire,
Et par tout aujourd'hui l'on sait,
40 Et cela par expérience,
Qu'en amour comme à l'audience
Les Gens de Robe vont au fait.
C'est un terrible amant qu'un amant libéral.
Je veux que sans l'aimer vous en soyez aimée.
45 Je veux qu'à votre cour il ne soit point fatal,
Il l'est à votre renommée.
Nul en vain, dira-t-on ; ne répand ce métal
Si l'on vous donne, il faut que vous donniez de même,
C'est pour recueillir que l'on sème,
50 Et Calmar, cet original,
Loin de croire qu'à l'or votre cour se révolte,
Cet amant se croit tous les jours
À la veille de sa récolte.

ÉLISE.

55 Oh, je veux, s'il se peut, qu'il s'y croie toujours,
Ou que de ce Calmar la flamme soit dupée,
Jusqu'à ce que l'hiver m'ait ramené l'épée.
C'est ainsi qu'autrefois Pénélope si sage
Jusqu'au retour de son époux,
Abusait et jouait les fous
60 Qu'elle tenait en esclavage.

COLOMBINE.

Il est vrai, Pénélope eut dit-on cette gloire :
Mais la belle eut filé plus doux,
Si parmi ses amants elle eût eu comme vous
Gens de Finance et d'Écritoire.
65 Mais à juger de vous par vos raisonnements,
L'on vous croirait de ces femmes habiles,
Qui pour mieux duper leurs amants,
Leur semblent des vertus faciles ;
Donnent de l'espoir au désirs ;
70 Répondent aux douces paroles:
Et quand pour vous et vos plaisirs
Un Amant, par exemple, a semé des pistoles,
Qu'ensuite à la récolte il souhaite venir ;
Sans rien accorder ni permettre,
75 On sait toujours lui tout promettre,
Et jamais ne lui rien tenir.

Pénélope : personnage de L'Odyssée d'Homère. Femme d'Ulysse et mère de Télémaque qui attendit vingt ans le retour de son époux et roi.

ÉLISE.

Oui, Colombine, en ce siècle où nous sommes
C'est ainsi qu'on mène les hommes.

COLOMBINE.

Non, les hommes qu'on mène ainsi
80 Ne sont plus de ce siècle-ci.
Les hommes aujourd'hui sont à l'égard des belles,
Ce que sont les pêcheurs à l'égard du poisson ;
Si vous ne mordez pas d'abord a l'hameçon,
Si vous les amusez, ou faites les rebelles,
85 Et les galants et les pêcheurs
S'en vont jeter leur plomb ailleurs.

ÉLISE.

Ces pêcheurs des poissons peuvent n'être pas dupes.
Un homme vient à bout de tous les animaux.
Mais l'animal portant coiffes et jupes,
90 Le fait toujours donner dans ses panneaux.

COLOMBINE.

Hé bien, tous vos amants sont dupes, je me rends.
Mais de Léandre encor faut-il qu'il vous souvienne,
Si pleurant votre absence à la Guerre, il apprend
Qu'on veut vous guérir de la sienne.

ÉLISE.

95 Léandre de Calmar peut-il être jaloux ?

COLOMBINE.

Non, mais d'Octave il pourrait l'être.
Mais à propos d'Octave, oh ça, qu'en pensez-vous ?
Il vous aime, et ses yeux, les soins, ses billets-doux
Vous l'ont fait assez bien connaître.

ÉLISE.

100 Octave a du mérite, il est doux, sage, et tendre.
Et s'il pouvait disposer de sa foi,
Ce serait, après Léandre,
Celui que je voudrais qui soupirait pour moi.
Mais Léandre me met en des frayeurs mortelles.
105 Je n'ai de lui nulles nouvelles,
Et sa santé, sa vie, à chaque heure du jour,
M'alarme autant que son amour.

COLOMBINE.

Vous serez rassurée au premier Ordinaire.
Ne peut-on, après tout, en passer un ou deux
110 Sans vous écrire ou vous déplaire ?
Tous ces amants guerriers ne font pas maîtres d'eux,
Et de leurs fers sur nous rejaillit l'amertume.
De plus, pour contenter sa gloire et ses amours,
Faut-il que Léandre ait toujours
115 Ou l'épée à la main, ou la main à la plume ?
Oh, tous ces amoureux guerriers,
Ces héros pour leur Roi quittent leurs héroïnes,

Vers 102, on lit Landre au lieu de
Léandre dans l'édition originale.

Et leurs couronnes, leurs lauriers,
Pour nous encore un coup ne sont que des épines.
120 Léandre cependant, pour peu qu'il soit jaloux,
Devrait... Mais paix, on vient à nous.

**ARLEQUIN, en fiacre arrive en chantant avec une
bouteille et un verre à la main.**

Vivat ! Mais que font donc ces nymphes bocagères,
Seules dans un lieu si touffu ?
Approchons, découvrons un peu tous ces mystères.

Reconnaissant Élise et Colombine.

125 Ah, Mesdames, c'est vous ?

COLOMBINE.

Qu'est-ce ? Que nous veux-tu ?

ARLEQUIN.

On vous attend avec impatience.

ÉLISE.

Et qui

ARLEQUIN.

Monsieur Calmar et la collation.
Pour moi, vous voyez ma pitance,
Je porte ma provision,

Montrant sa bouteille.

130 Et voilà la seule maîtresse
Que je mène sur le gazon.
A votre santé, ma Princesse.

Après avoir bu, il leur présente à boire et dit ;
Tenez, voilà pour me faire raison.
Goûtez de ce vin, il est bon.

COLOMBINE.

135 Fi ! Les femmes en boivent-elles ?

ARLEQUIN.

Bon ! En ivrognerie aujourd'hui les femelles
Dament le pion aux chapeaux.
Le sexe ne boit plus du sirop de grenouille,
Il n'aime que les vins et les amants nouveaux,
140 Et l'Empire Bachique enfin tombe en quenouille.

Il boit.

COLOMBINE.

Fort bien ! Notre Fiacre s'en donne.
Mais de grâce voyons s'il a le vin discret.

Fiacre : C'est un nom qu'on a donné depuis peu [fin XVIIème] aux carrosses de louage, du nom d'un fameux loueur de carrosses qui s'appelait ainsi, ou plutôt comme l'atteste Mr. Ménage du nom de l'image de Saint Fiacre qui servait de d'enseigne à un certain logis de la rue Saint Antoine de Paris. Quoiqu'il en soit, quand on parle d'un carrosse malpropre, ou mal attelé, on l'appelle par mépris un fiacre. [F]

Grenouille : Se dit figurément d'un méchant poète. [F] Sirop de grenouille, ici, sont les poèmes.

Quenouille : bâton auquel on attache de la filasse, du lin, de la laine pour filer. (...) [F]

Damer le pion : On dit proverbialement „Damer el pion à quelqu'un pour dire, Enchérir sur lui, avoir avantage sur lui, le supplanter. C'est une métaphore tirée du jeu d'échecs qui s'est pourtant tournée en un sens contraire. [F]

Ne connaîtrions-nous personne
De celles qu'en ce bois il amène en secret ?

ARLEQUIN, regardant Élise et Colombine.

145 Voilà deux des bonnes fortunes
Qu'ici Monsieur Calmar ait encor jamais eu.
Heureux tous ces robins des blondes et des brunes !
Ils en ont à présent à bouche que veux-tu.

Bonne fortune : On appelle en termes de galanterie, bonne fortune, les dernières faveurs d'une jolie dame ; être heureux auprès des femmes. Ce galant est fort bien fait, il est homme à bonne fortunes. [F]

COLOMBINE.

Pour qui donc nous prend ce maraud ?

ARLEQUIN.

150 Paix, ne le prenez point si haut.
Ne faites point tant la féroce,
Ces airs-là siéent mal avecque mon carrosse.

Maraud : Terme injurieux qui se dit des gueux, des coquins qui n'ont ni bien ni honneur, qui sont capables de faire toutes sortes de lâchetés. [F]

ÉLISE.

Cet ivrogne-là croit parler
À tes pratiques ordinaires.

COLOMBINE.

155 Laissons-le dire. Oh ça, dans ce lieu solitaire
Quelles Beautés te font le plus souvent rouler ?
Là, fais-nous quelque confidence ?
Dis-nous.

ARLEQUIN.

Motus. En vain vous voulez me sonder.

160 On me paye ici pour garder
Et les manteaux et le silence.
Le silence est mon gagne-pain ;
Et dès aujourd'hui pour demain
Louison, Catin, et Sylvie,
Qu'on croit partout femmes d'honneur,
165 Ne me donneraient plus de quoi gagner ma vie,
Si j'allais révéler la leur.

COLOMBINE.

Pour toutes ces vertus traitables,
Je veux bien les mettre à l'écart.
Mais dis-nous, quelles sont les femmes raisonnables
170 Qu'amène ici Monsieur Calmar ?

ARLEQUIN.

Femmes raisonnables ? Je crois.
Que vous vous gobergez de moi.
Je ne menai jamais ni raison ni sagesse ;
Et tout compté, tout rabattu,
175 Je ne quis cocher, ma Princesse,
Que de la moyenne vertu.
Ne sait-on pas bien mon négoce ?
Ne sait-on pas, quand bien je voudrais le cacher,
Que celles dont je suis cocher,

Robin : Terme de dénigrement.
Homme de robe. [L]

Goberger : Terme bas et populaire, qui signifie, si réjouir, se moquer. [F]

180 Sont semblables à mon carrosse.

COLOMBINE.

Une belle ressemble au fiacre ?

ARLEQUIN.

Assurément.

COLOMBINE.

En quoi donc se peut-il, bon Dieu ! Qu'elle en approche ?
Va, va, tu perds le jugement,
Et toute comparaison cloche.

ARLEQUIN.

185 Oh ! Celle-ci ne cloche point,
Ou bien ne cloche qu'en ce point.
C'est qu'une belle en Fiacre étant bien promenée,
On ne lui paie au plus que l'heure du Berger ;
190 Et que l'on paye au Fiacre, où l'on va voyager,
Toutes celles de la journée.

Heure du berger : C'est le moment heureux, l'occasion favorable pour obtenir une faveur d'une belle. Se prend aussi pour le temps où l'on peut réussir en quelque chose que ce soit. [F]

COLOMBINE.

Tous ces impertinents discours
Ne doivent s'adresser qu'à de franches coquettes.
Mais des femmes comme nous faites,
Par exemple...

ARLEQUIN.

Bon ! tous les jours

195 J'en mène qui vous sont égales.

COLOMBINE.

Oh ! Tu ne mènes donc jamais que des Vestales.

ARLEQUIN.

Oui, Vestales, fort bien ! Oh, puisqu'il faut parler,
Puisque l'on me contraint à ne plus rien celer,
De grâce, dites-moi ? Ces humaines donzelles,
200 Qui crainte de passer pour telles,
Me cachent à Paris leurs demeures, leurs noms.
Et dans ce Bois leurs actions;
Oui, ces femmes en général,
Qui pour aller faire naufrage,
205 Ne veulent s'embarquer dedans mon équipage
Qu'aux Quinze-vingts, à l'Arsenal ?
Toutes ces Belles, par exemple,
Sont-elles entre nous, d'une venu fort ample ?

Donzelle : terme burlesque qui se dit pour demoiselles ; mais il est odieux et offensant ; et se prend ordinairement en mauvaise part. [F]

COLOMBINE.

J'avoue...

Arsenal : l'Arsenal de Paris [est l'endroit] où l'on fond des canons. [F]
Sa localisation se situe dans le 4ème arrondissement au sud de la Place de la Bastille, il n'y a plus d'Arsenal dans Paris.

Vestale : On dit maintenant [XVIIème] quand on veut adoucir le mot en parlant d'une femme qui ne vit pas fort régulièrement, qu'elle ne se pique pas d'être vestale.

Quinze-vingts : Ce sont trois cent aveugles qu'on reçoit dans un hôpital fondé à Paris par Saint Louis. [F]

ARLEQUIN.

Item, celles encor qui vinrent en ces lieux,
 210 Au retour des Hirondelles,
 Faire aux guerriers leurs adieux ;
 À ce départ ces femelles ,
 Qui semblaient être en des douleurs mortelles,
 Et qui si peu de jours après,
 215 Dans ce Bois de Boulogne mêmes
 Avecque des gens de Palais
 Oublièrent leurs chers plumets,
 Et s'oublièrent elles-mêmes ?

Plumet : Bouquet de plume que le militaires portent à leur chapeau, à leur casque etc. Vieux en ce sens. Collectivement le plumet, les gens de guerre. [L]

COLOMBINE.

À l'oubli près, qu'en dites-vous ?
 220 Ce maraud-là parle pour nous.

ARLEQUIN.

Et celles qu'on régale à Chaillot, à Passy ;
 Et qui pour dire grand-merci,
 Et payer leur écot d'un bon vin de Bourgogne,
 D'une bonne collation,
 225 S'en vont dans le Bois de Boulogne,
 En faire la digestion ?

Au XVIIème, Chaillot et Passy était un des villages hors de Paris. Passy et Chaillot sont proche du Bois de Boulogne.

COLOMBINE.

Si.

ARLEQUIN.

Ces belles encor, ces écueils de la bourse,
 Qui voulant toujours être en course ;
 À force de courir l'hiver les jeux, le bal,
 230 L'été les bois et la prairie ,
 Conduisent mes chevaux enfin à la voirie,
 Et leurs amants à l'hôpital ;
 Se bâtissant ainsi, ces prodiges coquettes,
 Sur la ruine des chevaux,
 235 Et celle des godelureaux,
 Un refuge aux madelonnettes.

Godelureau : Jeune fanfaron, glorieux, pimpant et coquet qui se pique de galanterie, de bonne fortune auprès des femmes, qui est toujours bien propre et bien mis sans avoir d'autres perfections. Les vieux maris ont sujet d'être jaloux de ces godelureaux qui viennent cajoler leurs femmes. [F]

ÉLISE.

Laissons-là cet ivrogne, allons, sortons d'ici.
 Colombine, c'est trop lui donner audience.
 Monsieur Calmar m'attend avec impatience,
 240 Je suis de voir sa fête impatiente aussi.

Madelonnettes : Sorte de religieuse établies dans le XIVème et XVème siècles, dont les maisons servaient de retraite au pécheresses. Nom tiré de Sainte-Madeleine qui est la patronne des repenties. [L]

COLOMBINE.

Allons.

Au Fiacre.

De la raison toi, prends donc plus de soin,
 Et gardes-en, je t'en conjure

Autant qu'il en faut, tout au moins
Pour conduire à Paris ta vilaine voiture.

Elles s'en vont.

ARLEQUIN.

245 Oh, tout doux, mon Fiacre vilain ?
Hé de grâce, épargnez un peu votre prochain.
Quelque vilain qu'on soit, Comtesses et Marquises
Du fiacre cependant sont tellement éprises,
Qu'elles quittent des chars tirés à six chevaux,
250 Pour s'en venir en fiacre ici sous ces ormeaux.
Mais où court ce manant si vite.
Il faut nous divertir de ce bonhomme-ci.
Holà, Manant, holà l'ami ?
Où veux-tu donc aller au gîte ?

Manant : paysan, habitant dans un
village, ou en métairie à la campagne.
[F]

PIERROT.

255 À Paris.

ARLEQUIN.

À Paris ?

PIERROT.

Oui je quitte les champs,
Et je ne veux pas davantage
Être du nombre des manants.

ARLEQUIN.

Ah ah ! Le plaisant personnage !
Et quelle est la raison, mon pauvre villageois
260 Qui t'incite et te pousse à devenir bourgeois ?

PIERROT.

Et c'est que maintenant les femmes de village
N'aiment plus leurs maris dedans le mariage.
La mienne me fait enrager.
J'espère qu'à Paris elle pourra changer.
265 Quand je serai bourgeois, qu'elle sera bourgeoise,
Nous n'aurons plus, je crois, ni querelle ni noise.

Noise : Démêlé ; querelle qui s'émeut
entre gens du peuple, ou dans les
familles. Elle n'aboutit d'ordinaire
qu'à des crieries, et il n'y a point
d'effusion de sang. [F]

ARLEQUIN.

Oui, les bourgeoises de Paris
Aiment fort en effet leurs paisibles maris
Quitter ton hameau pour la ville !
270 Hé double sot, pauvre animal,
C'est tomber de fièvre en chaud-mal.
Tu veux être bourgeois ? Je t'en ferai voir mille
Qui voudraient devenir manants.

PIERROT.

Et moi, j'en connais un pas bien loin de céans,
275 Adoré, chéri de sa femme.
Elle lui dit : Mamour, mon fils, tout ci, tout ça

Oh ! Pierrot donnerait son âme
Pour avoir tous ces biaux noms-là.

ARLEQUIN.

Ah ! Si cela te rassasie,
280 Plus de chagrin, plus de tourment.
Pour toi Paris aura mille agréments.
Là, pour ôter soupçon et jalousie,
Des femelles à tous moments
Donnent à leurs époux le nom de leurs amants.
285 Mais veux-tu guérir ta folie :
Reste quelque temps en ce bois,
Et tu verras en tapinois
Que le divorce a droit de bourgeoise
Chez les plus paisibles bourgeois.

Tapinois : qui ne se dit que dans le burlesque. Il est venu en tapinois ; c'est à dire secrètement, sourdement et sans faire de bruit. [F] Voir Molière, Les Précieuses ridicules.

PIERROT.

290 Serviteur aux Bourgeois, je ne veux donc plus l'être.

ARLEQUIN.

Oui, tiens-t'en à ta vie et rustique et champêtre.

PIERROT.

On, ne me parle point des champs.
Je n'y veux point rester. Mais il est sur la terre
Bien plus d'une sorte de gens.

ARLEQUIN.

295 Il est des gens de robe, il est des gens de guerre.
Lequel de ces états aimerais-tu le mieux !
Veux-tu devenir...

PIERROT.

Je veux devenir gens de robe.

Oui, je veux,

Robe : se prend aussi pour La profession des gens de Judicature. Les gens de robe. [Ac 1762]

ARLEQUIN.

300 Mais pour bien percer le rabat,
Il faut plus d'un talent, comme plus d'un ducat.

Ducat : Monnaie d'or et d'argent qui est battue dans les terres d'un Duc, et qui vaut environ un écu en argent, et deux étant d'or. [F]

PIERROT.

Pour des ducats, on en dérobe.
J'ai et bonne main et bon cour,
Enfin déjà je suis à moitié Procureur.
J'ai beaucoup de babil, bon port, belle prestance
305 À moins on peut être avocat.
J'ai de la gravité, je ronfle à l'audience ;
Et de bien plus d'un magistrat
C'est-là toute la science.

Babil : Abondance de paroles sur des choses de néant ou superflues ; un parler continuel et importun. [F]

ARLEQUIN.

310 Oui, mais ces gens de robe époux,
Manants, sont moins heureux que vous.
Chez vous, femme, mari, chacun fait sa besogne.

Robin : Terme de dénigrement.
Homme de robe. [L]

L'homme fait des fagots, la femme des balais.
Mais ces pauvres robins s'échauffent au Palais,
Tandis que leurs moitiés dans ce bois de Boulogne
315 Gobent tranquillement le frais.

PIERROT.

Perrette aura moins de licence
Je la tiendrons de près.

ARLEQUIN.

Mais l'heure d'Audience,
Chez les femmes de robe est l'heure du berger.

PIERROT.

320 Au diantre donc la robe, il n'y faut plus songer.

ARLEQUIN.

Non, il vaut encor mieux s'en aller à l'armée,
Allons, il faut servir le Roi,
Et quand tu porteras le plumet et l'épée,
Ah, ta femme ma foi sera bien attrapée
325 Il faudra bien que la rusée
T'aime, ou qu'elle dise pourquoi.

PIERROT.

En effet, la mine guerrière
Aux femmes aujourd'hui donne dans la visière.
Mais un plumet, une épée à Pierrot !
330 Moi porter cela ? Quelque sot !
Que porteront les Gentilshommes ?

ARLEQUIN.

Bon, bon ! Dans le siècle où nous sommes,
On habille de même et manants et marquis.
Tel portait des sabots jadis,
335 Qui porte aujourd'hui l'écarlate.
Un homme n'est plus un pied-plat,
Dés qu'il n'a plus sa bourse plate.
L'argent est gentilhomme, en un mot, entends-tu ?

Écarlate : Se dit aussi de l'étoffe teinte
d'écarlate. Les cardinaux, les
présidents, les conseillers sont vêtus
d'écarlate. [F]

PIERROT.

Quoi ? Noblesse à présent ne vient pas de vertu ?

ARLEQUIN.

340 Hé non, ce n'est plus là sa source.
Noblesse en ce pays se tire de la bourse.
Oui, la Noblesse vient de là.

Il fait comme s'il comptait de l'argent.

Cela te semble-t-il étrange ?
Pierrot aura pourtant, tout comme le voilà,
345 Des Lettres de noblesse avec Lettres de change.
Ainsi tu peux porter arme, et quoi que manant,
Tu pourras à ton gré suivre l'arrière-ban.

Arrière ban : Est aussi l'assemblée de
ces nobles en corps d'armée. Le Ban et
l'Arrière-ban est longtemps à se mettre
en campagne. [F]

PIERROT.

Allons donc; aussi bien ces Arriere-Banistes
Des morts et des blessés n'emplissent point les listes.
350 Mais comment m'appellera-t-on ?
Car Pierrot, ce nom-là n'est point fait pour la Guerre.

ARLEQUIN.

Hé tous les jours on change et d'habit et de nom.
Pierrot s'appellera le Marquis de la Pierre,
Et Perrette ta femme aussi sera Marquise.

PIERROT.

355 Son amour après ça me sera tout acquis ?

ARLEQUIN.

Non pas. Hé quelle est ta sottise !
Ta femme Marquis ? Tant pis !
Nous voyons tous les jours Marquises et Comtesses,
Être aussi mal avecque leurs maris,
360 Que leurs maris sont mal avecque les richesses.

PIERROT.

Comment ? Quand j'irai à l'armée,
Que j'aurai vu quelques combats
Quand j'aurai bonne renommée,
Perrette ne m'aimera pas ?

ARLEQUIN.

365 Et quand bien tu ferais mille et mille conquêtes,
Quand tu serais le plus grand des guerriers,
Les coiffes rarement épargnèrent les têtes
Que Mars a couvert de lauriers.

PIERROT.

Oh bien, me voilà donc revenu de la gloire.

ARLEQUIN.

370 Veux-tu, Pierrot, veux-tu m'en croire ?

PIERROT.

Hé bien ?

ARLEQUIN.

Reste manant, et retourne chez toi.
Il est dans le monde je crois,
Bien plus d'un doux et bon ménage.
Mais il en est bien moins à Paris qu'au village.
375 Crois-moi, in vino veritas.

Il boit.

PIERROT.

Moi retourner aux champs ? Je ne le ferai pas.
Car encore à Paris, si ma femme est un diable,
Et s'il faut que j'y sois un mari misérable,
J'aurai de quoi me consoler
380 En voyant partout mon semblable.
Mais il est temps de m'en aller.
Serviteur.

ARLEQUIN.

Mais avant de remettre en chemin,
Tiens, sable ce verre de vin.
Cela, dit-on, avise bien un homme.

PIERROT.

385 Non, je veux, vous dit-on, être dépaycé.
Et que je boive ou non, je suis tout avisé.
Un bourgeois et moi, c'est tout comme.

ARLEQUIN.

Hé bien donc, à votre santé.

Il boit, et Pierrot s'en va.

MEZZETIN tenant une bouteille à la main, et des restes de la Collation, entre et chante :

Vive le Bois de Boulogne,
390 Vive tous ces tapis verts,
Où l'on vient rougir sa trogne,
Et voir la feuille à l'envers !
C'est dans ce lieu délectable,
C'est dans ce charmant séjour,
395 Que les plaisirs de la table
Font venir ceux de l'amour.

Trogne : Terme burlesque, qui se dit d'un visage gros et laid, ou qui est rouge ou boutonné, comme celui d'un ivrogne. [F]

Courage, Camarade ! Voici les restes de la collation que je viens partager avec toi. Allons, buvons, mangeons, rions, chantons.

ARLEQUIN.

À juger de la collation par ces restes, elle était somptueuse, et je crois qu'il fera peu resté de cruauté à celle à qui on l'a donnée.

MEZZETIN.

Tout doux. Cette maîtresse-ci, non plus que sa suivante, n'est pas de même étoffe que les autres, et mon maître et moi ne soupignons aujourd'hui qu'à bon escient et pour le mariage.

ARLEQUIN.

Hé oui, pour un mariage du Bois de Boulogne, n'est-ce pas ? Allons, buvons à ce bon mariage.

MEZZETIN.

Tu railles, mais je parle sérieusement, et dès aujourd'hui...

ARLEQUIN.

Mon Dieu ! Je connais ton maître ; et Monsieur Calmar, te dis-je, est un de ces Calmars qui ne veulent épouser que la débauche.

MEZZETIN.

Non encore un coup, nous allons faire divorce avec elle. Il faut finir, et tu vas perdre en nous une bonne pratique.

ARLEQUIN.

Bon, bon ! Quand ton maître serait assez fou pour se marier tout de bon, serait-il plutôt infidèle au Fiacre et à toutes ses petites maîtresses qu'à sa femme ?

MEZZETIN.

Assurément, et mon maître et moi nous vivrons avec nos petites femmes comme s'il n'y avait qu'elles de femmes au monde.

ARLEQUIN.

Quoi ? Monsieur Calmar, par exemple, ne se promènera plus, ne s'enivrera plus, et ne se perdra plus dans le Bois de Boulogne qu'avec sa femme ?

MEZZETIN.

Non, qu'avec sa femme.

ARLEQUIN.

Monsieur Calmar ne donnera plus de rendez-vous aux Quinze-vingts, au Palais-Royal, ni de fêtes au Grand Turc et à Picpus qu'à sa femme ?

MEZZETIN.

Non.

ARLEQUIN.

Monsieur Calmar ne se fera plus enfermer la nuit aux Tuileries, et n'en sortira plus par dessus l'impériale d'un carrosse qu'avec sa femme ?

Tuileries : Lieu où l'on fait des tuiles. Le Jardin du Louvre s'appelle les Tuileries, parce qu'au même lieu on faisait auparavant de la tuile. [F]

Quinze-vingt : Ce sont 300 aveugles qu'on reçoit dans un hôpital fondé à Paris par Saint-Louis. [F] Et aussi, le quartier alentour.

MEZZETIN.

Non.

ARLEQUIN.

Et Monsieur Calmar ne meublera plus de chambres à Paris, et n'en louera plus à la campagne que pour les éclipses de sa femme ?

MEZZETIN.

Non, non, non. Mon maître, redis-je, ne connaîtra, ne verra et n'aimera que sa femme. Mais paix. J'entends la voix je crois de celle qui doit être la mienne. Oui, c'est Colombine elle-même.

COLOMBINE, entrant.

Holà hé, Fiacre, c'est assez boire et manger ; cours en donner à tes chevaux, et les mets en état de nous mener tout à l'heure aux Tuileries.

MEZZETIN, au Fiacre.

Oui, oui, laisse-nous seuls, et va soigner tes bêtes.

ARLEQUIN.

J'y cours, et je sais bien qu'en ce charmant séjour,

Dans de semblables tête à têtes,
Il ne faut de tiers que l'amour.
Courage elle est jolie.

Il s'en va.

MEZZETIN.

400 Hé bien, mon adorable,
Ce Bois à mon amour sera-t-il favorable ?
Nous sommes sans témoins, et nous pouvons ainsi...
Mais arrête, où cours-tu ?

COLOMBINE.

Rengaine ta tendresse.
Je vais rejoindre ma maîtresse,
Et ne veux point rester seule dans ce bois-ci.

MEZZETIN.

405 Et qu'as-tu donc à craindre en ce charmant bocage ?
Qu'est-ce ? En ce bois est-il quelques filous ?

COLOMBINE.

Que trop. Oui, sous ce vert feuillage,
Des filles seules comme nous
Sont souvent mises au pillage.

410 Fuyons les bois de peur des loups.

MEZZETIN.

Non, ici sans se hasarder
On se promène, on se repose.
Si tu crois qu'aux caquets un tête à tête expose,
Le Fiacre viendra nous garder.

Caquet : Abondance de paroles inutiles
qui n'ont point de solidité. [F]

COLOMBINE.

415 Mauvais moyen pour empêcher la chose !
Et tous ceux qui sous ces ormeaux
Font la charge de sentinelle ,
Bien loin de garder une belle,
Ne gardent rien que les manteaux.

MEZZETIN.

420 Que cette retraite est charmante !
Qu'il est doux d'être assis dessus ce vert gazon !

Gazon : Motte de terre grasse, molle,
et fraîche, tirée d'une prairie, ou d'une
pelouse, et qui est couvert d'une herbe
déliée, et touffue. [F]

COLOMBINE.

Ne voilà pas déjà le gazon qui te tente ?
Adieu.

MEZZETIN.

Non non, de grâce, arrête, écoute donc.

COLOMBINE.

Laisse-moi.

MEZZETIN.

425 Mais d'où vient cette peur, cet effroi ?
Tu ne serais pas plus timide,
Quand tu serais avecque moi
Aux déserts de la Thébaïde.

Thébaïde : Lieu désert où se retirèrent
de pieux solitaires chrétiens ; ainsi
nommé parce qu'il était voisin de la
ville de Thèbes. [L]

COLOMBINE.

Oh, ce bois est plus dangereux
Que le désert le plus affreux.
430 Telle qui tiendrait bon où gîte la cicogne,
Se rend dans le Bois de Boulogne.
On ne va boire ni manger
Où les cicognes vont loger ;
Mais ici tous les jours l'ivrogne,
435 À l'aide du vin de Bourgogne,
Fait sonner l'heure du berger.
D'un précipice ou d'une grotte
Où sifflent les serpents, l'on peut se dégager :
Mais qu'une nymphe est en danger
440 Où l'on sait la contraindre à siffler la linotte !
Dans ces lieux la Coquette à la bisque se rend ;
Et pour la bisque aussi la prude
Permet dans cette solitude
Ce que partout elle défend.

Siffler la linotte : Fig. et
populairement. Boire plus que de
raison, et, aussi, être en prison.
Signifie aussi instruire un intrigant,
une intrigante, pour les faire réussir
dans les projets qu'on a formés. [L]

MEZZETIN.

445 Oui, dans ce beau séjour tout ressent la tendresse,
On n'y voit que toi de tigresse.
Tu n'as point de pareil ici que ces cailloux ;
Et ce bois ne voit point ni d'humains ni de bêtes,
Qui dans leur tête à têtes
450 Soient si bêtes que nous.
Mais ne la fais donc plus la bête, Colombine.
Te sied-il bien d'être mutine
Dans un séjour où tour se rend ;
Où nul coeur n'est indifférent ;
455 Où l'on ne voit enfin que toi d'impitoyable ?

COLOMBINE, à part.

Ah ! Qu'Arlequin m'est redevable
Et que n'est-il ici, Coquin, au lieu de toi !
Quelle est la femme comme moi
Assez maîtresse d'elle, assez fidèle et sage
460 Pour résister, à ces hélas ?
Et pour ne sacrifier pas
Le plumet à la robe en ce sombre bocage ?
Mais chut ! Quelqu'un vient en ce lieu,
Et j'entends que l'on nous appelle ;
465 Et c'est fort à propos. Adieu.

SCÈNE III.

**Calmar, Élise, Colombine, Mezzetin, Octave
et Scaramouche en Garçons Cabaretiers.**

CALMAR.

C'est , Mademoiselle, une petite collation champêtre,
comme vous voyez.

ÉLISE.

Monsieur Calmar ne fait rien que de magnifique, et à la
campagne comme à la Ville tout est somptueux quand il
s'en mêle.

*Ici Octave et Scaramouche mettent le couvert à terre. On apporte
plusieurs carreaux sur lesquels on s'assied, et lorsqu'on découvre les
plats qu'un avait servis pour manger, on les trouve remplis
d'instruments de musique tout différents , qu'Octave, Scaramouche,
et les autres garçons cabaretiers prennent et dont ils jouent ; ce qui
forme un concert fort agréable. Calmar et Elise dansent ; après quoi
on fait tomber Calmar, et on l'emporte enveloppé dans la nappe ; ce
qui finit le premier acte.*

ACTE II

SCÈNE I.

Calmar en habit de Cavalier, Mezzetin.

Le Théâtre représente les Tuileries.

CALMAR.

Si j'avais eu cette épée, l'on ne m'aurait pas insulté impunément au Bois de Boulogne. Holà Mezzetin, me voilà en état de plaire et de faire face aux Tuileries. Mais avant que d'aller plus loin, dis-moi ce que tu penses de mon habit. Trouves-tu qu'il pêche contre l'air guerrier ? Me trouves-tu encore quelque teinture de la robe, et me prendrais-tu de loin pour Monsieur Calmar ?

MEZZETIN.

Oh, vous voilà, Monsieur, tout à fait bien décalmardé ; il vous reste seulement à prendre l'air et les manières assortissantes à votre habit. Là, mettez-moi ce chapeau sous le bras, par exemple. Le peigne à la main ? Barbouillez-vous le nez de tabac ; faites plisser votre justaucorps. L'estomac débraillé. Allons, l'air brusque, vif, et dissipé ? Bon ! Il ne vous manque plus qu'une moustache, un ton de fausset, et des créanciers à vos trouses, pour avoir toutes les parties d'un galant homme.

CALMAR.

Ce changement d'air et d'habit, ce produira je crois dans le cour d'Élise. Cette métamorphose lui paraîtra peut-être extraordinaire : mais Jupiter lui-même s'est bien métamorphosé pour se rendre aimable.

MEZZETIN.

J'ai oui dire en effet, que Jupiter s'était changé en pluie d'or, et une pareille métamorphose, Monsieur, vous siérait bien mieux que celle-là. Car enfin, que va-t-on dire devoir un vénérable Magistrat comme vous, venir donner le paroli à tous les petits-mâîtres des Tuileries ?

Paroli : On dit figurément, donner le paroli à quelqu'un ; pour dire, renchérir sur ce qu'il a dit, sur ce qu'il a fait, soit en bien, soit en mal. [F]

CALMAR.

Va va, je ne suis pas le seul de ma robe, qui au sortir du Palais, troque le rabat et le bonnet carré, contre l'épée et le plumet, pour se faire regarder de bon poil aux Tuileries. Que veux-tu ? Élise ne se rend point aux fleurettes, aux cadeaux, ni aux fêtes ; il faut l'attaquer par les yeux, et les hommes aujourd'hui ne font donner les femmes dans le panneau, qu'en leur donnant dans la vue.

Bonnet carré : sorte de chapeau porté par les membres de la magistrature.

MEZZETIN.

D'accord. Je sais que l'amour tout nu n'est plus de ce siècle, et que les étoffes de la rue Saint-Denis font plus de conquêtes, que tout le mérite crotté de l'Académie Française. Mais ce n'est pas assez que l'attirail d'un guerrier ; il en faut les qualités, l'air, les manières, et ce je ne sais quoi enfin qui met tant de sympathie entre la coiffe et le plumet. En un mot, il faut être héros de mine et d'effet, Monsieur, pour vaincre votre héroïne.

Académie française : institution créée par Richelieu en 1637 pour défendre et illustrer la langue française et pour élaborer un dictionnaire.

CALMAR.

Et bien, s'il ne fallait qu'aller à la guerre, je suis capable de tout pour plaire à Élise.

MEZZETIN.

Vous allez à la guerre ? Ah, ah, ah !

Il rit.

CALMAR.

Oui, moi, à la guerre. Pourquoi non ? Je veux du mal à mon père et à ma mère de m'avoir envoyé au Droit plutôt qu'aux Cadets.

MEZZETIN.

Vous à la guerre ? Fi donc ! Vous voudriez troquer votre Cabinet contre une tente ? Votre carrosse contre un fourgon ? Et votre vie enfin douce et tranquille, contre les fatigues et les peines de nos Césars ?

CALMAR.

Oui. J'affronterais les peines les plus rudes, pour engager Élise à soulager la mienne.

MEZZETIN.

Chanson ! Quoi ? Vous qui ne pouvez braver le sommeil à l'Audience, vous iriez affronter l'insomnie continuelle de l'Armée ? Vous qui ne pouvez ouïr sans chagrin les sottises qui sortent de la bouche d'un Avocat, vous iriez vous exposer de gaïté de cour à celle du canon ? Vous vous moquez, Monsieur, vous vous moquez.

CALMAR.

Non, sérieusement, je voudrais qu'il ne tînt, pour plaire à Élise, qu'à troquer ma robe contre l'épée, et ma charge contre un régiment.

MEZZETIN.

Monsieur Calmar à la tête d'un régiment ? Ah, ah !

Il rit.

Le beau spectacle !

CALMAR.

Oui, moi, à la tête d'un régiment. Où est là le mot pour rire ?

MEZZETIN.

Qu'il ferait beau voir la gravité d'un sénateur dans la tranchée ou sur la brèche !

CALMAR.

Encore ? Ouais ! Ce Maraud-là se moque de moi. Finissons ces ris, je te prie. Changeons de discours, et va de ce pas avertir mes musiciens, et leur dis.

MEZZETIN, riant.

Quel plaisir de voir Monsieur Calmar courir avec les gouttes sur les pas des Césars ! Ah, ah, ah, ah !

Il s'en va en riant.

CALMAR.

À la fin la patience m'échappe. Tu ris encore. Il faut que je rosse ce coquin-là. Arrête, arrête, arrête.

Il court après.

Rosser : terme populaire. Bâtonner rudement quelqu'un, le traiter en rosse ; et se dit pas extension de toutes sortes de mauvais traitements. [F]

SCÈNE II.

**Colombine. Arlequin en habit de soldat, ayant
une épée, et les cheveux dans une bourse.**

COLOMBINE.

Quoi, c'est toi, mon cher Arlequin ?
Mais sans aller plus loin, apprend-moi, je te prie,
Depuis quand donc ici ?

ARLEQUIN.

J'arrive en ce jardin,
Et ne puis t'exprimer l'envie
470 Que je sentais de te revoir.
Mais du moins, fais donc ton devoir,
Et permets qu'ici je t'embrasse ;
On ne refuse pas cette petite grâce.

Il veut l'embrasser.

COLOMBINE, le repoussant.

475 Fi donc, l'on nous regarde ; apaise tes transports.
Ta personne me semble encore bien vivante,
Pour venir d'un pays où l'on voit tant de morts.

ARLEQUIN.

C'est que l'absence, ma Charmante,
A le don de rendre un amant
Une fois plus vif et plus tendre ;
480 Et surtout au retour de Flandre,
On se sent près de vous tout je ne sais comment.

COLOMBINE.

Laissons cela, parlons de ton maître.

ARLEQUIN.

Aujourd'hui
Ta maîtresse pourra s'expliquer avec lui.
Était-ce avec Calmar que dans la grande allée
485 Elle riait de si bon cour,
Lorsque je t'ai du doigt doucement appelée ?

COLOMBINE.

Non, c'est un autre adorateur.
Mais qui t'a dit que ma maîtresse
Fut aussi celle de Calmar !

ARLEQUIN.

490 Cela n'est que trop vrai, traîtresse,
Que sans avoir à la tendresse
Non plus qu'à la personne égard,

Tout à coup ta maîtresse Élise, l'infidèle
Quitte Léandre pour Calmar.
495 Je n'aurais jamais pu croire cette nouvelle.
Ah ! Malheureux Léandre !

COLOMBINE.

Il est mal informé ;
Et quoi que de Calmar Élise soit aimée,
Ton maître en est-il moins aimé ?

ARLEQUIN.

Et quoi, sans doute, puisqu'à l'armée
500 L'on nous a su mander son infidélité.
Mais ce bruit est-ce donc mensonge ou vérité ?

COLOMBINE.

Comment ton maître a cru ce faux bruit véritable ?

ARLEQUIN.

Oui, c'est sur les discours que l'on nous a tenu,
Que de Flandre à Paris en poste il est venu.

COLOMBINE.

505 Oui, mais raisonne. Est-il croyable ?
Qu'un homme au cour tendre, aux yeux doux,
Se quitte pour un sot de fort mauvaise mine ?

ARLEQUIN.

Tu dis encor vrai, Colombine.
Mais aujourd'hui les femmes, entre nous,
510 Aiment, et trouvent bons de si mauvais ragoûts,
Qu'en amour aussi bien qu'à table
On ne dispute point des goûts ;
Et dans ce siècle abominable,
Où pour ce métal seul tout cour est enflammé,
515 C'est peu pour être bien aimé,
Que d'être de figure aimable.
Ce n'était pas Calmar non plus que ses désirs
Qui nous donnaient martel en tête ;
520 Nous craignons que ton or en butte à vos désirs,
Ne lui donnât une conquête,
Que tout l'or du Pérou ne pourrait pas payer.

COLOMBINE.

Allez, vous étiez fous de vous tant effrayer.
Le cour de ma maîtresse est de la vieille roche,
Un hameçon doré n'est pas ce qui l'accroche ;
525 Et si Calmar enfin est bien reçu chez nous,
C'est que de ma maîtresse il est l'homme d'affaire.
Il fait de son mieux pour lui plaire :
Mais ma foi, quoiqu'il puisse faire,
Il ne fera point de jaloux.
530 Quoi que de ces Calmars l'on souffre la présence,
Et les fêtes et la dépense,
On n'a pour eux d'autres douceurs

Martel : vieux mot qui signifiait autrefois marteau, qui se dit encore en cette phrase. Il a martel en tête ; pour dire, il a quelque chose qui lui donne du chagrin, du souci, de l'inquiétude, de la jalousie. [F]

Que celles d'écouter les leurs.

ARLEQUIN.

535 Oui mais, ces dragons noirs de la galanterie,
N'ont-ils point non plus, je te prie,
Dedragonné tant soit peu ta vertu ?

COLOMBINE.

Comment donc ? Pour qui me prends-tu ?
Crois-tu que de tout bois Colombine fait flèche ?
Ah ! Fi de ces Calmars cela ne me sent rien.

ARLEQUIN.

540 On dit pourtant qu'ils ont fait brèche
À de plus grands cours que le tien.
Et qu'en amour tous ces reptiles,
Assiégeaient en été les cours
Comme ordinairement nous assiégeons les villes.

COLOMBINE, riant.

545 Ah, ah ! Les illustres vainqueurs !
Ils ne les prenaient pas de même.

ARLEQUIN.

Comment ? Employaient-ils quelqu'autre stratagème ?
Ils ne les prenaient pas de même ? Et pourquoi non ?

COLOMBINE.

550 Hé, c'est qu'une ville mutine,
Ville à l'épreuve du canon,
Vous la prenez, vous autres par famine.
Au contraire, bien des Iris,
Tenant bon dans une ruelle
Aux soupirs de leurs favoris,
555 Capitulent souvent au Moulin de Javelle.

Ruelle : Petite rue par où les charrois ne peuvent passer ; dégagement d'une grande rue. Se dit de l'espace qu'on laisse entre un lit et la muraille.

ARLEQUIN.

Je t'entends. C'est à dire, en peu d'expressions,
Qu'en amour comme en guerre, avec une farouche,
Les meilleures munitions
Sont les munitions de bouche.
560 Les Calmars, à ce compte, opulents, généreux,
Et surtout beaucoup amoureux,
Doivent avancer leurs conquêtes.

COLOMBINE.

565 Hé bien, le nôtre encore un coup,
N'avance que fort peu, quoi qu'il aime beaucoup,
Il nous donne souvent des cadeaux et des fêtes,
Et ce soir même il s'est offert
De nous donner aux Tuileries
Au clair de Lune un fort joli concert.

ARLEQUIN.

Un Concert ?

COLOMBINE.

Oui, voilà de ses galanteries.

ARLEQUIN.

570 Mon maître viendra donc à temps pour y chanter.
Mais attends, il me vient certain dessein en tête,
Qui pourrait bien déconcerter
Le héros du concert, le maître de la fête.
Est-ce de voix ce concert ?

COLOMBINE.

Oui.

ARLEQUIN.

Fort bien.

575 Le valet de Calmar n'est pas incorruptible.
Avec un doigt de vin la chose est infaillible.
Je connais un musicien.
Pour rendre ta chose complète,
Il ne me manque plus rien
580 Qu'un faiseur de vers, un poète.

COLOMBINE.

Quel est donc ton dessein ?

ARLEQUIN.

Tantôt tu le sauras ;
De ce que le t'ai dit garde d'ouvrir la bouche.
Adieu, j'aperçois Scaramouche,
Qui peut être pourra me tirer d'embarras.
585 Va donc, cours vite à ta maîtresse
Et dis-lui que Léandre arrive sur mes pas.

COLOMBINE.

Mais.

ARLEQUIN.

Va, te dis-je.

COLOMBINE.

Hé bien, à revoir ; je te laisse.

SCÈNE III.

**Arlequin. Scaramouche, gesticulant comme
un Poète quifait des vers.**

ARLEQUIN.

Hé bien , mon cher ami Scaramouche ? Ouais ! Il me regarde, et ne me voit ni ne m'entend. Holà donc, réveille-toi, Scaramouche.

SCARAMOUCHE.

Ah ! Serviteur à votre Seigneurie.

ARLEQUIN.

Toi qui sais la carte du monde, enseigne-moi, je te prie, où je pourrais trouver un poète ?

SCARAMOUCHE.

Un Poète ? Ah, c'est chose peu rare.
Des poètes aujourd'hui le Ciel n'est point avare
590 Et l'Hiver a moins de glaçons,
Le Printemps moins de violettes,
L'Été beaucoup moins de moissons,
L'Automne moins de fruits, que Paris de poètes.

ARLEQUIN.

Oh oh ! Voici parler archipoétiquement.
595 Serais-tu devenu poète en un moment ?

SCARAMOUCHE.

Non, ce n'est que d'aujourd'hui que je suis poète, mon cher, et il y a plus d'un an que j'ai quitté la livrée pour la poésie.

ARLEQUIN.

Quitter la livrée pour la poésie, c'est être bien ennemi de sa fortune ! Et pauvre fou ! À quoi penses-tu ? Regarde au Cours la Fleur en carrosse à six chevaux ; jamais les Muses ont-elles fait un si beau quatrain que celui-là ?

SCARAMOUCHE.

N'importe. J'aime mieux, te dis-je, monter sur Pégase qu'en carrosse, et il vaut mieux prendre le chemin de l'Hôpital que celui de la Grève. Venons à ton affaire. Quel poète veux-tu ? Est-ce un poète héroïque, lyrique, satyrique, tragique, ou comique ?

ARLEQUIN.

Oh, oh ! En voilà encore du plus fin ! Non, c'est un poète de musique, d'opéra, de concert.

SCARAMOUCHE.

Tu veux dire un chansonnier ?

ARLEQUIN.

Oui, voilà en un mot ce que je cherche, un chansonnier.

SCARAMOUCHE.

Et bien, je suis ton fait. Je fais le premier chansonnier du monde, et le premier de Paris pour les chansons.

ARLEQUIN.

Fort bien. Fais m'en donc quelques-unes, je te les paierai sur le prix courant de l'Opéra.

SCARAMOUCHE.

C'est à dire en monnaie de singe.

ARLEQUIN.

Et oui, ce doit être là la monnaie de l'Opéra, puisqu'au lieu de poètes et de musiciens, il n'y a plus à l'Opéra que des singes. Mais revenons à mes chansons. Je voudrais...

SCARAMOUCHE.

Et bien, parlez. De quel caractère les voulez-vous ces chansons ?

ARLEQUIN.

Je les veux... Et mais, je les veux du caractère des chansons.

SCARAMOUCHE.

C'est à dire de quel style les aimez-vous ? Par exemple, les chansons passionnées ?

ARLEQUIN.

Passionnées ? Non.

SCARAMOUCHE.

Amoureuses, tendres ?

ARLEQUIN.

Oh non, non.

SCARAMOUCHE.

Voudriez-vous quelque chanson bachique ?

ARLEQUIN.

Point du tout.

SCARAMOUCHE.

Chanson héroïque ?

ARLEQUIN.

Encore moins.

SCARAMOUCHE.

Chanson tragique, énergique, mélancolique,
chromatique ?

ARLEQUIN.

Et non, Cerveille lunatique, non ; je ne veux point de
toutes ces chansons en ique ; il me faut, te dis- je...

SCARAMOUCHE.

Paix, je vais vous montrer un échantillon de celles que
vous voulez, et voici une de mes chansons favorites.
Écoutez bien.

Il chante.

Chantez, chantez, petits Oiseaux.
Près de vous l'Opéra, l'Opéra doit se taire.
Vous faites tous les jours des chants, des airs nouveaux,
Et l'Opéra n'en saurait faire.

Hé bien, cela vous plaît-il ? Qu'en dites-vous ?

ARLEQUIN.

Fort bien. Mais...

SCARAMOUCHE, chantant.

600 Vous faites tous les jours des chants, des airs nouveaux,
Et l'Opéra n'en saurait faire.

Bachique : de Bacchus [Dyonisos],
Dieu du vin, de l'ivresse et des
débordements sexuels.

ARLEQUIN.

Écoutez- moi donc. Il faudrait...

SCARAMOUCHE, continuant de chanter.
Chantez, chantez, petits Oiseaux...

ARLEQUIN.

Encore ?

SCARAMOUCHE, toujours chantant.
Prés de vous l'Opéra, l'Opéra doit se taire.

ARLEQUIN.

Et tais-toi donc aussi, maudit Poète ; et par grâce...

Scaramouche interrompt toujours Arlequin , et le quitte en chantant sans lui répondre. Arlequin s'en va.

SCÈNE IV.

Colombine, Élise, Calmar qui survient.

COLOMBINE.

En vérité, Mademoiselle, il n'est pas permis à une beauté d'aussi bon acabit que vous, d'entendre si peu le manège de la promenade. Hé ! Vous vous promenez aussi nonchalamment aux Tuileries, qu'en pleine campagne.

ÉLISE.

Mais comment donc faut-il se promener ici, Colombine ?

COLOMBINE.

Comme tout votre sexe, Mademoiselle. Il faut comme toutes les belles, ne pas hasarder ici une démarche naturelle. Êtes-vous avec moi dans la grande Allée, par exemple, il faut me parler toujours sans rien dire, pour sembler spirituelle ; rire sans sujet, pour paraître enjouée ; se redresser à tout moment, pour étaler sa gorge ; ouvrir les yeux, pour les agrandir, se mordre les lèvres pour les rougir, parler de la tête à l'un, de l'éventail à l'autre, donner une louange à celle-ci, un lardon à celle-là. Enfin, radoucissez-vous, badinez, gesticulez, minaudez, et soutenez tout cela d'un air penché ; vous voilà à peindre aux Tuileries. Entrez en lice.

ÉLISE.

Fais ces leçons-là aux coquettes, Colombine; je ne viens aux Tuileries que pour me promener, et je ne me promènerais pas avec tant d'artifice, quand bien j'y viendrais pour plaire. Mais ce n'est pas là mon dessein, et Léandre à grand tort de s'alarmer.

COLOMBINE.

Cependant, Mademoiselle, à propos de Léandre, vous ne devez rien négliger pour le convaincre que Calmar qu'il croit son rival, n'est que votre dupe. Mais que vois-je ?

ÉLISE.

Ah ! C'est Léandre, Colombine !

COLOMBINE.

Point du tout, et c'est, je crois, Monsieur Calmar.

ÉLISE, à Calmar.

Quoi ? C'est vous, Monsieur Calmar ?

CALMAR.

Oui, ma belle Demoiselle, c'est moi-même, et vous voyez ce que font pour vos beaux yeux ceux qui font de la juridiction, du ressort, et de la compétence de vos charmes. Vous voilà satisfaite, et vous ne me reprocherez plus que je sens le procès et la chicane.

COLOMBINE.

En effet, Monsieur Calmar a l'air tout à fait galant, et la physionomie toute martiale. Ah ! De toutes les Métamorphoses, après la Pluie d'or, il n'y en a point qui touche plus les femmes que celle du plumet ; et Monsieur Calmar sent sort le Petit-maître à pleine gorge.

CALMAR, se quarrant.

Trouves-tu, Colombine ? Nous n'avons point si mauvaise mine, n'est-ce pas ? Et j'ose mettre en avant, sans ostentation, contestation, contravention intervention, discussion, et homologation.

ÉLISE.

Ah, Colombine ! Bouchons nos oreilles.

COLOMBINE.

Tout doux, Monsieur Calmar, nous ne sommes pas ici à l'Audience. Vous oubliez que vous êtes un Petit-maître, et vous déshonorez votre habit.

CALMAR.

Que veux-tu, ma pauvre Colombine ? C'est l'amour qui me fait parler. Mais, au reste, Mademoiselle, je vous ai préparé un concert le plus agréable du monde.

ÉLISE.

À propos. Et bien de quoi sera-t-il composé votre concert ? Y aura-t-il des voix et des instruments ?

CALMAR.

Vous serez dans peu éclaircie là-dessus, et je veux vous donner de surcroît le plaisir de la surprise ?

COLOMBINE.

La surprise en effet sera le meilleur de la fête. Mais voilà Jeanneton la bouquetière des Tuileries. En attendant, arrêtons-nous à elle.

JEANNETON, crie.

Des fleurs, des bouquets, Mesdames.

Elle chante.

605 À moi, femmes et fillettes,
Prenez mes bouquets.
Ces fleurs cachent des fleurettes,
Et ces bouquets aux poulettes
Portent souvent des poulets.

COLOMBINE.

610 Fort bien. Mais, Jeanneton, approche et montre-nous
Tous ces poulets, ces billets doux.
Emportes-tu beaucoup ? Montre donc, je te prie.

JEANNETON.

Non, ce n'est plus comme autrefois.
Je gagnais hautement ma vie
À rendre des poulets jadis en tapinois.
615 Mais à présent c'est fait de la galanterie.
Les billets doux n'ont plus que de faibles attraits
La belle mode en est cause ;
Et les poulets en fricassée
En amour aujourd'hui font les meilleurs poulets.

Tapinois : Sourdement, en cachette.
[L]

ÉLISE.

Que dis-tu des Tuileries, Jeanneton ; et comment les trouves-tu aujourd'hui ?

JEANNETON.

Je les trouve comme à l'ordinaire, dans une furieuse disette de beau monde masculin ; et on peut dire qu'après les diamants et l'argent, ce qu'il y a de plus rare en été à Paris, ce font les jolis hommes.

ÉLISE.

On y trouve cependant encore des plumets malgré la guerre, comme tu vois.

Elle lui montre Calmar.

JEANNETON, éclatant de rire.

Ah, ah, ah ! Que vois-je ? Est-ce Monsieur Calmar ? Ah, ah, ah !

COLOMBINE.

Te tairas-tu ?

JEANNETON.

Ah, ah , ah ! La plaisante métamorphose ! Et que Monsieur Calmar est drôle comme cela ! Ah, ah, ah !

CALMAR.

Qu'est-ce donc, que signifie cela ? Jeanneton, de quoi ris-tu ?

JEANNETON.

Ah, ah, ah!

CALMAR.

Ouais ! Il semble que ce soit moi qui lui donne à rire !

COLOMBINE.

Point du tout, Monsieur, c'est une fille qui rit ainsi de tout le monde. Donnez lui seulement la pièce pour l'engager à nous montrer les poulets, et l'empêcher de rire.

CALMAR.

Volontiers.

Il tire sa bourse et donne un Louis à Jeanneton.

Tiens, Jeanneton, cesse de rire, et montre-nous quelques-uns de tes poulets tendres, de ces poulets que l'on confie à ta discrétion, et que tu rends ponctuellement à leur adresse.

JEANNETON, prenant le Louis.

On ne saurait rien refuser à Monsieur Calmar. Mais, motus, surtout. Tenez voilà toute ma boutique.

Elle fait voir plusieurs billets.

Il n'est point de poule qui couve tant de poulets, comme vous voyez. Oh ça, commençons donc par un bout, et finissons par l'autre. Qui est celui-ci ? Ah, je sais ! C'est un billet de la jeune Aminthe. Vous connaissez bien cette jeune enfant, ce tendron qui a épousé ce vieux penard qui serait bien le trisaïeul de sa femme. Voici ce qu'elle écrit à un jeune cadet.

620 Que pour te voir je me hasarde !
Mais je veux te persuader,
Mon cher, qu'une femme qu'on garde
En donne souvent à garder.
Avec deux commodes amies,
625 Pour tromper mon maudit époux,
Je viens descendre aux écuries :
Ce vieux penard, ce vieux jaloux,
Croit que pour tout le jour je suis aux Tuileries,
Et pour mieux duper ce vrai sot,
630 Je cours, je passe et je repasse
Dedans la grande Allée, et dessus la terrasse,
Pour aller tout droit à Chaillot.
À mon bonheur aujourd'hui tout conspire,
Pourvu que mon vieux sot ne sache point cela.
635 Mais il n'est que son front qui pourrait l'en instruire.
Et le front d'un cocu souffre tout sans rien dire.
Un tel front jamais ne parla.

Voilà comme la jeune Aminthe traite son époux. En voici un d'un Gascon, qui fait sa déclaration d'amour à cette jeune Marchande du Palais qui a tant la vogue maintenant.

Il faut que mon amour avorte.
Cadédis ! Je suis mort, si jamais il en fut.
640 Oui ; je suis mort, ma Reine, ou le Diable m'emporte ;
Vos yeux ont frappé droit au but.
Je ne suis point de ces gens d'écritoire,
Qui traitent l'Amour en Roman.
Songez à me guérir, et ce tout promptement.
645 Car pour peu que ce Dieu me rende l'humeur noire,
Oui, pour peu que l'Amour me cause de tourment,
Aussitôt je le rend net comme un lavement.

ÉLISE.

Voilà bien le caractère Gascon !

JEANNETON.

En voici un Suisse.

COLOMBINE.

Comment ? Un Poulet suisse ? Et les Suisses se mêlent-ils aussi de Galanteries ?

JEANNETON.

Ouï, les Suisses en France sont tout galants, et la Galanterie Française sent aujourd'hui le Suisse à pleine gorge.

Les Suisses, à bien des Philis,
Semblent grossiers, ivrognes, impolis.
650 Mais combien de Français combien de nos Narcisses,
Sont encore pis que des Suisses ?

Écoutez donc ce jargon-ci. Il s'adresse à une femme de la moyenne vertu. C'est à Bélise, là... Cet atelier public, cette maîtresse banale et universelle.

CALMAR.

Ce sont là les preuves qu'il faut faire, pour posséder un coeur quisse.

JEANNETON.

Écoutez :

Quand moi ne fou foir boint ici,
Bour moi l'être tout gros de chagrin, de souci.
Fou l'être mon cher coeur, ma chère âme, mon mie ;
655 Fou tout mon tibertissement ;
Fou mon cour, fou mon Tuileries,
Et moi li devenir par mon foi votre amant,
Et mandir par sti femme à betite pesogne,
Si li foudrez pien fou, dans un petit moment,
660 Mangir un matelote en ce Bois di Poulogne ?

ÉLISE.

Rien n'est au monde plus divertissant

JEANNETON.

Voici la réponse que la Dame a faite au dos du billet.

CALMAR.

Répond-elle aussi en Suisse ?

JEANNETON.

Vous n' y songez pas, Monsieur Calmar ; il faudrait qu'elle fut du pays de son amant, et elle est parisienne. Écoutez.

Matelote : Mets composé de plusieurs sortes de poissons apprêtés à la manière dont on prétend que les matelots les accommodent. [L]

Pour un Suisse, Monsieur, vous parlez bon François.
 Je vous entends, je vous conçois ;
 Mais changez, s'il vous plaît, de note.
 Avec ton coeur offrir la matelote,
 665 C'est faire l'Amour en bourgeois,
 Le Proverbe est commun en amour comme en guerre.
 Avecque bourse vide on n'est jamais vainqueur ;
 Et courez par toute la terre,
 Je me donne pour rien, si vous trouvez un coeur
 670 Qui gratis aime et s'attendrisse.
 À présent sans le quart d'écu,
 Fut-on un Adonis on n'est qu'un malotru.
 Ainsi donc le ciel vous bénisse.
 Chez moi point d'argent, point de Suisse.

Voici une chanson, d'un Marquis d'Été... là, de ces héros
 qui préfèrent les fleurs des Tuileries à tous les lauriers du
 Champ de Mars. Ce fat du bel air l'envoie à Uranie, cette
 belle étrangère.

*Jeanneton chante les paroles suivantes sur un air de Thésée qui
 commence.*

Que nos Prairies, etc.

675 Les Tuileries,
 Toutes fleuries,
 N'auront jamais
 Ma Belle, vos attraits.
 Les fleurs nouvelles
 680 Qu'on voit chez elles,
 Près de vous, Philis,
 Sont gratte-culs et pissenlits.
 Les Tuileries
 Ne font fleuries
 685 Qu'en certain temps ;
 Et vous, Princesse.
 Objet de ma tendresse,
 Et vous, Princesse,
 Vous êtes fleurie en tout temps.

Que dites-vous de cela Monsieur Calmar ? Tenez, tenez,
 à vous le dé. Voici un couplet qu'un guerrier adresse à un
 de vos confrères.

690 Heureux les Bourgeois de Paris,
 Quand le plumet court à la gloire !
 Ils font l'amour à juste prix.
 Heureux les Bourgeois de Paris !
 Du beau sexe ils font tous chéris ;
 695 Sans combattre ils chantent victoire.
 Heureux les Bourgeois de Paris,
 Quand le plumet court à la gloire !

Hé bien, vous reconnaissez-vous là, Monsieur Calmar ?

CALMAR.

Non, ceux à qui s'adresse cette chanson ne sont point mes confrères.

JEANNETON.

Je vois bien que vous aimez mieux avoir un éventail pour confrère.

CALMAR.

Un éventail pour confrère ? Te moques-tu ?

JEANNETON.

Je ne me moque point, vous allez voir si l'éventail n'est pas votre confrère dans toutes les règles.

Votre sort et le sien chez le sexe est le même.
Ce n'est que dans le chaud extrême
700 Que l'on vous voit tous deux
Des Belles éteindre les feux.
Non, ce n'est qu'en été que vous êtes d'usage ;
Et dès lors qu'à Paris l'on verra des glaçons,
L'éventail aussitôt vous tiendra ce langage.
705 Confrère Calmar décampons
Allons au Garde-meuble allons.

COLOMBINE.

Que tu es folle, Jeanneton ! Allons faire un tour, Monsieur Calmar, et en nous promenant, Jeanneton nous chantera le reste de ses chansons.

Ils s'en vont, et Jeanneton en s'en allant reprend Les Tuileries, toutes fleuries, etc.

ACTE III

SCÈNE I.

Arlequin, Pierrot.

ARLEQUIN, seul.

Hé non, Messieurs, non, encore un coup, je ne sais point de nouvelles. Au diantre soit des Nouvellistes ! Ces fous-là me prennent pour une Gazette. Mais songeons à notre affaire. Tout me favorise, tout me rit. La musique de Calmar est ivre, la mienne est prête, et il ne me manque plus que mon maître pour jouer notre Comédie. Il ne doit pas être loin. Faisons en l'attendant un tour dans ce Jardin, pour remarquer le terrain. Mais quel est ce Ridicule-ci ?

PIERROT, en colère.

Hé bien, qu'est-ce, Messieurs ? Suis-je tortu, ou bossu ? De quoi riez-vous ? Au diantre soient les rieurs, et la maudite engeance ! Se gausser ainsi de tout allant et venant ?

Tortu : Qui n'est pas droit, qui est de travers. [L]

ARLEQUIN.

En effet, quelle canaille est-ce là ! Voilà bien un homme pour donner a rire !

PIERROT.

Voyez un peu ces badauds ! Je me baille au Diable, si je ne ferai sentir ma main au premier gausseur que je verra y rire.

ARLEQUIN.

Oh ! Vous donneriez trop d'ouvrage cette main ;
Vous auriez beau frapper ; et dans ce grand jardin
L'on ne se vient voir que pour lire.
710 Chacun, sous ce feuillage vert,
D'un oeil malin se regarde et se lorgne.
Un magot qui voit de travers,
Vous tourne en ridicule un borgne ;
Un âne rit d'un sot ; un cocu d'un bâtard

Gausseur : Celui qui se gausse, Terme familier. Se railler.

715 Chaque femme de sa compagne ;
Une laide pleine de fard,
Décrie à haute voix le rouge et blanc d'Espagne.
Enfin que dirai-je de plus ?
Chacun rit de celui du quel il fuit les traces.
720 Ah ! Qu'un Ancien dit fort bien là-dessus ?
Tout mortel porte deux besaces.
En celle qui pend devant lui sont étalés tous les défauts d'autrui
Mais vous, enfants de la Satyre,
Quand ici devant vous vous voyez cent défauts,
725 Songez bien, avant que d'en rire,
Qu'autant vous en pend sur le dos.

PIERROT.

Ils se gaussent, parce que je Quis encore tout neuf aux
Tuileries. Mais que de braveries ! Que de biautez !
Quelle foule !

ARLEQUIN.

Hé bien que dites-vous de tout ce tripotage ?
Est-ce qu'on voit cela dedans votre Village ?
Chez vous par exemple, voit-on
730 Ces figures extravagantes ?
Et ces Gazettes ambulantes
Par escouade, par peloton,
Perdre ou gagner victoire en Flandre, en Allemagne ?
Faire des châteaux en Espagne,
735 Et battre l'ennemi seulement en discours ?
Ces fols criants comme des sourds,
Par leurs dits et leurs rêveries,
Leur hurlements, et leurs sottés raisons,
Ne vous feraient-ils pas prendre les Tuileries
740 Pour les Petites-Maisons ?

Petites maisons : nom donné autrefois
à un hôpital de Paris où l'on
renfermait les aliénés. [L]

PIERROT.

En effet, des fous à ces Nouvellistes il n'y a que la main.
Mais tenez, tenez, su'est-ce que c'est que ces petits court
vêtus ?

ARLEQUIN.

Qui ? Cette seconde espèce de femme, et qui font si bien
les Damoiseaux ?

Ils viennent tous en fard, en mouches, en dentelles,
En Narcisses en Adonis
Voltiger de Belles en Belles,
Jeter un oeilade à Philis,
745 Dire une sottise à Lisette,
En tout lieu semer la fleurette,
Et faire flèche de tout bois ;
Aimer les femmes par douzaine,
Se vanter que pour eux il n'est point d'inhumaine,

750 Et faire ici tout à la fois
Le Marquis, le Tartuffe, enfin tout personnage,
Hors le leur, et celui de sage.

PIERROT.

Petit-collet : Éclésiastique. En mauvaise part, celui qui affectait de porter un petit collet et de se donner des manières dévotes. [L]

Oh, chez nous les petits-collets
Ne sont ma foi pas si coquets.
755 Mais, à ce que je vois, on est libre à Paris.
Toutes ces femmes-là, malgré leurs biaux habits,
Ne repoussons point les hommes,
Comme celles de mon pays.

ARLEQUIN.

Bien au contraire, ces Iris
760 Nous courent tous tant que nous sommes.
La coiffe ici vole au chapeau.
Et tiens, remarques-tu le burlesque écriteau
Qu'on voit affiché devant elle ?
Vois-tu ces mots écrits sur bien plus d'une Belle :
765 Coeur à louer pour le Robin,
CoEur à louer pour la Finance,
Place de peu de résistance,
Coeur à terme à la Saint-Martin.
Et bien, Manant, voit-on cela dans ton village ?

Robin : Terme de dénigrement.
Homme de robe. [L]

Manant : Terme d'ancienne pratique.
Habitant d'un bourg ou d'un village. [L]

PIERROT.

Non, il n'est point chez nous de femmes de louage.

ARLEQUIN.

C'est que dans ton village il n'est point de plumets ;
770 Et vos amantes, vos bergères,
Qui ne vous perdent jamais,
N'ont point besoin de locataires :
Mais pour les nôtres, en amour
Elles font tout l'été de fort longues diètes,
775 Et toute Promenade est une basse-cour
Où l'on ne voit qu'un coq pour cinquante poulettes.

PIERROT.

Ma foi, je plains toutes ces biautez-là.
Mais expliquez-moi, je vous prie,
Toutes ces autres que voilà.
780 Qu'est-ce que cela signifie ?
Comment s'appelle ce château,
Ces terrasses et ces jets d'eau ?
Ces allées surtout ? Qu'est-ce que ces allées ?

ARLEQUIN.

Voici comme vulgairement
785 La chose eu appelée.
Tiens, devant nous premièrement
Voilà la grande allée.

PIERROT.

La grande allée ?

ARLEQUIN.

C'est la carrière du beau monde.
C'est là qu'avec grand appareil,
790 Au petit couché du Soleil,
Viennent se mettre en montre et la brune et blonde.
C'est là qu'on met à l'étalage dentelle ; étoffes, et rubans ;
C'est-là que tous les ambulants
Viennent mettre à l'encan leur taille et leur visage.
795 C'est là que l'on se donne un public rendez-vous ;
Que tous les beaux objets se trouvent,
Et que tous ils se désapprouvent,
Parce qu'ils se ressemblent tous.

Voilà en peu de mots ce que c'est que la grande allée.
Pour ces petites d'à côté, l'une est l'allée de la fronde ou
du contrôle.

PIERROT.

Ces allées où font ces bancs ?

ARLEQUIN.

Oui, c'est là qu'on s'assit pour médire à son aise,
800 Que l'on parle du beau, du mauvais, et du bon ;
Enfin c'est là que tout se pèse,
Et qu'à chaque passant on taille le lardon.

PIERROT.

Et cette allée-ci si sombre et si touffue ?

ARLEQUIN.

C'est l'allée des rendez-vous.
Ce qu'on dit, ce qu'on fait en semblable retraite,
Se devine assez entre nous
805 Mais cette allée est fort discrète ;
Et dont bien en prend aux jaloux.

PIERROT.

Et cette autre allée où l'on ne se promène que seul à
seul ?

ARLEQUIN.

C'est le séjour de la misanthropie,
C'est là qu'un noir chagrin, que la mélancolie,
Se promènent matin et soir ;
810 Et là bien des humains se plaisant seuls, font voir
Qu'on peut se plaire, quoi qu'on die,
En fort mauvaise compagnie.

PIERROT.

Mais qu'est-ce que je vois là-bas ? Tatidié ! Quel
bagage ! Qu'est-ce donc que cette allée-là ?

ARLEQUIN.

Où donc ?

PIERROT.

Hé, là où se promènent tous ces chevaux et ces carrosses.

MEZZETIN.

Hé, c'est le Cours.

Il s'agit du Cour de la Reine, le long
de la Seine.

PIERROT.

Allons, faisons une descente dans ce Cours. Je n'ai jamais
vu tant de biau monde. Allons donc.

ARLEQUIN.

Tout doux ; fantassin ni piéton
Ne vont jamais en ce canton.
815 L'on n'étale aux Tuileries
Qu'habits, rubans, modes, et broderies ;
Ici pour briller, tout mortel
Prend un mérite personnel :
Mais au cours près duquel nous sommes,
820 Là ce font les chevaux qui font valoir les hommes ;
Et parmi ces humains, et parmi ces chevaux,
Qui vont de mon côté, qui reviennent du vôtre,
On pourrait prendre l'un pour l'autre,
Sans faire de grands quiproquos.
825 Ces ballots par exemple et ces larges visages
Qui remplirent eux seuls de si grands équipages,
Ces gens, d'esprit comme de corps épais.
De leurs coureurs sont-ils pas les images ?
Mais, Cours, à tant de sots favorable carrière,
830 Parmi tous ces beaux chars, tous ces beaux étalons,
Que penses-tu de voir en carrosse à deux fonds,
Ceux que jadis tu vis derrière ?
C'est ici qu'un vrai spectre, un remède d'amour,
Est un Soleil en Carrosse à trois glaces ;

Phaéton : Par plaisanterie et par allusion à Phaéthon, fils du Soleil, cocher, charretier. Petite voiture à quatre roues, légère et découverte, ainsi dite, parce que, menée d'ordinaire rapidement, elle fait courir des dangers et à ceux qui la conduisent et à ceux qui passent. [L]

835 Six Chevaux bien croupés au Cours,
Entraînent après eux les cours, les ris, les grâces.
Un mérite roulant est une flèche, un dard,
Auquel il n'est point de rempart,
Et l'on ne trouve point de belle,
840 À qui les roues d'un beau Char,
Ne fassent tourner la cervelle.
Mais arrête, vois-tu ce petit animal,
Ce jeune Phaéton, qui pour frapper la vue,
Par une route trop battue,
845 Court en carrosse à l'Hôpital ?
D'autres ambitieux, qui pour fuir cet outrage,
Aux dépens de leur ventre étalent un beau train ?
Vous autres bourgeois de Village,
De cette ville aimeriez-vous l'usage,
850 Et vous réduiriez-vous à n'avoir pas du pain,
Pour avoir un bel équipage ?
Des chevaux bien nourris courent sous ce feuillage,
Dont les maîtres meurent de faim ;
Et ces chevaux de bonne mine,
855 Qui font si bien aller un carrosse en ces lieux,
Font bien mal aller la cuisine.
Enfin dans ce grand Cours chacun à qui mieux-mieux
Vient jeter de la poudre aux yeux.

Mais voici l'heure de mon concert, la nuit approche ;
serviteur, Monsieur le Manant. À nous revoir ici ce soir,
au clair de Lune.

PIERROT.

Comment ? Est-ce qu'on vient ici la nuit ?

ARLEQUIN.

Sans doute ; et minuit c'est la plus belle heure des
Tuileries.

Arlequin chante :

Ce beau jardin que l'on admire
860 Est ordinairement, le jour,
Le théâtre de la Satyre,
Et la nuit celui de l'amour.
Dans le jour, la blonde et la brune
Y font étaler leurs attraits ;
865 Mais au demi clair de la Lune,
On y voit leurs charmes secrets.

PIERROT.

Ah ! Je souhaite donc que la nuit vienne au grand galop.
Voilà qui est admirable, qu'on voie de si belles choses
aux Tuileries quand on n'y voit goutte !

Pierrot s'en va.

SCÈNE II. Mezzetin, Arlequin.

MEZZETIN, arrétant Arlequin, qui s'en allait.
Que vois-je ? Est-ce Arlequin ?

ARLEQUIN.
Hé, c'est toi, mon cher Mezzetin ! Ah ! L'heureuse
rencontre, et que j'ai de joie de te revoir !

MEZZETIN.
Comment donc ? Tu as quitté l'Armée pour venir aux
Tuileries ?

ARLEQUIN.
Oui. Faut-il que cela t'étonne ?
Hé, combien d'enfants de Bellone
À Paris, comme moi, cet été font venus
870 Demander becquée à Vénus ?
Ah ! Que depuis mes adieux pour l'Armée,
J'ai bien mangé, mon cher, de la vache enragée,
Et bien encouru des malheurs !
Tu me regardes bien ? J'ai perdu mes couleurs,
875 Comme tu vois, je suis plus noir qu'à l'ordinaire.
Ce sont fruits de l'Art militaire.
Si tu me vois le teint de la poudre à canon,
Cela vient de la liaison
Qu'elle et moi tout l'été nous avons eue ensemble.
880 Sens aussi cet habit, sens. Et bien, que t'en semble ?

MEZZETIN après avoir fleuré l'habit d'Arlequin.
Je ne sens rien.

ARLEQUIN.
Comment ? Ce juste-au-corps
Ne sent pas le carnage et la mort ? Sens encor.

MEZZETIN, portant sa main au nez.
Va, tes senteurs sont ridicules.

ARLEQUIN.
Tu n'as donc point de sentiments.
885 Cet habit est par tout lardé de corpuscules
Anglais, Espagnols, et Flamands.
Ah ! Que dans cette boucherie,
Quoi que je fisse l'esprit fort,
Il me fallut trinquer bien des coups d'eau de vie,
890 Pour donner celui de la mort.
Je suis un homme franc, s'il en est sur la terre ;

Béquée : Ce que contient de nourriture,
pour les petits, le bec d'un oiseau. [L]

Enfants de Bellone : soldats. Bellone
déesse de la Guerre qui accompagne
Mars.

Tu ne vois point de ces hâbleurs
 Qui disent tous les maux qu'ils ont eus à la guerre,
 Sans mettre du nombre leurs peurs.
 895 Pour moi, je l'avouerai sans feinte,
 Je n'eus de passion en Flandre que la crainte.
 Ceux qui font tant sonner leur bravoure, leur nom ;
 Crois-moi, les gens de cette sorte,
 Ont comme moi la gueule morte,
 900 En voyant celle du canon.
 Témoin ces braves capitaines,
 Qui quand la charge sonne ont recours aux neuvaines.

MEZZETIN.

C'est à dire qu'il est des Guerriers en bravoure
 Aussi fanfarons qu'en amour.
 905 Mais la guerre, Arlequin, fait donc bien de la peine ?

ARLEQUIN.

Mon éloquence serait vaine
 À te le vouloir exprimer.
 Oui, l'on souffre tant à l'Armée,
 Que bien des braves gens que je n'ose nommer,
 910 Souhaitaient cet été, malgré leur renommée,
 Devenir Bourgeois de Paris ;
 Et de tous ces bourgeois en été si chéris
 Nos guerriers convoitant la vie et les pistoles
 Maint d'entre eux disait ces paroles,
 915 Petits-Collets, robins, et douaniers,
 Que votre sort est doux, qu'il est digne d'envie !
 Il ne vous coûte au plus que soupirs monnayés
 Pour gagner Cloris ou Sylvie ;
 Mais chez nous, pour gagner ou victoire ou lauriers,
 920 Il faut qu'il en coûte la vie.
 Petits Blondins, robins, et douaniers,
 Vous êtes plus heureux cent fois que nos Guerriers.
 L'été n'a pour vous que des charmes,
 Quand il nous faut suer sous le poids de nos armes,
 925 Chez vous et glaces et liqueurs,
 Du chaud adoucissent les peines ;
 Chez nous il n'est que les frayeurs
 Qui glacent le sang dans les veines.
 Vous répandez vin d'Espagne et du Rhin,
 930 Quand nous versons le sang en abondance.
 Vous avez plus d'une catin,
 Quand nous n'en avons pas pour notre subsistance.
 Vous dormez et soirs et matins,
 Quand nous sommes tous des lutins,
 935 Nous ne voyons qu'épée, ou baïonnette nue.
 Ah ! Quelle affreuse nudité,
 Auprès de celles qui l'été
 Aux bains s'offrent à votre vue !
 Buveurs, quand vous cassez les verres et les pots,
 940 On casse bras et jambe à nos braves héros ;
 Et vous riez sur l'herbe, et vous faites ripaille,
 Quand nous jurons sur ce champ de bataille.
 Enfin chacun de vous content de son destin,
 Avecque la brune et la blonde

945 Ne cherche qu'à peupler le monde,
Quand nous ne voulons que sa fin.
Qu'en dis-tu, Mezzetin ? Ce sont là nos alarmes,
En raccourci voilà nos maux.
Les plus grands pour moi sont que nous autres Héros,
950 Tandis que devant nous chacun met bas les armes,
Des Bourgeois qui sont nos rivaux,
Nous font porter celles des sots.

Mais à propos, parlons de toi. Comment gouvernes-tu nos veuves ? De la mine dont tu es, et de l'inconstance dont elles sont, pendant que nous sommes au Champ de Mars, tu dois cet été faucher copieusement dans le champ des Amours.

MEZZETIN.

Et, j'ai aussi un régiment de maîtresses que je ne voudrais pas troquer contre celui de ton maître ; et entre autres une certaine Colombine...

ARLEQUIN.

Co...

MEZZETIN.

Colombine.

ARLEQUIN, à part.

Colombine ? Ah, la traîtresse !

Haut.

Et il ne faut pas demander si vous êtes bien aimé de cette Colombine ?

MEZZETIN.

Ma foi, sans trop s'en faire accroire, quand on est tourné comme je le suis, on est toujours assez sûr de son fait auprès des femmes.

ARLEQUIN.

Mais sans trop d'indiscrétion, ne pourrait-on pas savoir à quoi vous en êtes avec elle ?

MEZZETIN.

Sans un maudit fiacre qui est venu ce matin nous interrompre pendant que nous étions tête à tête dans le Bois de Boulogne, j'aurais poussé les affaires bien loin. Mais ce qui est différé n'est pas perdu. Serviteur.

Il s'en va.

ARLEQUIN, seul.

Bon voyage. Après cela fiez-vous à ces carognes de femmes ! Mais voici justement mon maître.

SCÈNE III.

Léandre, Arlequin.

LÉANDRE.

D'où sors-tu donc, Arlequin ? Il y a une heure que je te cherche.

ARLEQUIN.

Je me promenais en vous attendant, Monsieur, ici près , dans l'allée des soupirs, où je faisais réflexion sur l'instabilité des choses humaines par rapport aux femmes.

LÉANDRE.

Ah Ciel ! Est-ce d'Élise que tu veux parler ? L'as-tu vue ? Et bien, que t'a-t-elle dit ? Qu'as-tu appris ? Réponds vite.

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, Élise n'est point la matière de mes réflexions ; c'est la moins femme de toutes les femmes en inconstance. Mais sa suivante, mais Colombine...

LÉANDRE.

Hé faquin, qu'ai-je à faire de Colombine ? Parle-moi d'Élise.

ARLEQUIN.

Et bien, je vous dis, Monsieur, qu'Élise est malgré l'absence, rage, aimable, fidèle. Mais Colombine...

LÉANDRE.

Hé laissons-là Colombine, encore un coup ; parle de ce qui me touche. Quoi donc ? Élise n'aime ni n'épouse Calmar !

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, Élise ne sera point Calmardée. Mais Colombine entêtée de Mezzetin, est à la veille...

LÉANDRE.

Encore ? Hé traître, qu'est-il question ici de Mezzetin et de Colombine ? Ne me parle que d'Élise. Rends-moi compte de sa conduite, et de celle de Calmar.

ARLEQUIN.

Et bien, je vous dis, Monsieur, que Calmar a fait de son mieux pour nous supplanter. Il a donné fête, bal, spectacle, et aujourd'hui même dans le Bois de Boulogne, Élise.

LÉANDRE.

Et bien, achève, qu'a fait Élise dans le Bois de Boulogne ?

ARLEQUIN.

Elle a fait ripaille avec Calmar, et n'est sortie de table que pour venir aux Tuileries entendre un concert qu'il lui donne. Mais Colombine, tête à tête avec Mezzetin.

LÉANDRE.

Tu ne finiras donc jamais, bourreau ? Veux-tu donc oublier Colombine et me tirer d'inquiétude ? Élise, dis-tu, n'est sortie de table que pour aller au concert ? Qu'est-ce que c'est donc que ce concert ?

ARLEQUIN.

Oh, puisqu'il n'y a pas moyen de vous parler de Colombine, venons donc au fait. Je vous dirai que le concert que veut donner Calmar, m'en a fait inventer un, où nous déconcerterons un peu ce rival. Venez apprendre votre rôle. Mais voici Octave et Scaramouche.

OCTAVE, embrassant Léandre.

Que vois-je ? Quoi, c'est vous mon cher Léandre ?

LÉANDRE.

Oui, vous voyez, mon cher Octave, un homme encore tout poudreux, et hâlé du soleil de Flandre !

ARLEQUIN.

Quoi ? Te voilà donc dépoétisé, Scaramouche ?

SCARAMOUCHE.

Oui, j'ai suivi tes conseils, je me suis rapatrié avec la fortune; j'ai repris la livrée.

OCTAVE.

Quel sujet donc vous fait venir en poste de Flandre à Paris, et qui vous fait quitter le Champ de Mars pour les Tuileries ?

LÉANDRE.

Un Dieu qui fait quitter les armes pour la quenouille, le Ciel pour la Terre ; l'amour, en un mot, cher Octave, l'amour.

SCARAMOUCHE.

Es tu amoureux aussi toi, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Si je suis amoureux ? Belle demande ! Et ne sais-tu pas, animal, que l'amour est le faible de tous les grands hommes ?

OCTAVE, à Léandre.

Peut-on savoir quelle est la belle qui vous met ici au rang des plumets d'été, Léandre ?

| Plumet : Fig. Un jeune militaire. [L]

SCARAMOUCHE, à Arlequin.

Et pourrait-on vous demander quelle est la soubrette qui vous met au rang des des grands hommes, Arlequin ?

Soubrette : Familièrement et par mépris, femme subalterne et intrigante. [L]

LÉANDRE.

Ah ! Je vais en un seul mot vous peindre la plus aimable de toutes les femmes, Octave ; c'est Élise, Élise qui est seule capable d'enlever mon coeur à la gloire.

ARLEQUIN.

Scaramouche, c'est Colombine, qui seule peut enlever mon coeur à la cuisine.

OCTAVE.

Élise votre maîtresse, Léandre ?

SCARAMOUCHE.

Colombine ta maîtresse, Arlequin ?

LÉANDRE.

OuI, Élise ma maîtresse ; et c'est sur ce que l'on m'a mandé qu'elle était celle d'un nommé Calmar, que je suis venu savoir de ses nouvelles. Mais grâce au Ciel, c'est une fausse alarme, et Élise n'est point infidèle.

ARLEQUIN.

Queusi queumi, Scaramouche.

OCTAVE.

Mais avez-vous des preuves de la confiance et de l'amour d'Élise, Léandre ?

SCARAMOUCHE.

Et toi, es-tu bien sûr des bonnes grâces de Colombine, Arlequin ?

LÉANDRE.

Les rigueurs dont Élise paie les douceurs de Calmar, me font des preuves de sa constance, et je veux, comme ami, vous en montrer de son amour. Tenez, Octave, reconnaissez-vous là Élise ?

Il lui montre le portrait d'Élise qu'il a au bras.

ARLEQUIN.

Attends, Scaramouche, tiens, reconnais tu là Colombine ?

Il ôte son justaucorps, et fait voir à Scaramouche le portrait de Colombine qu'il a sur son dos.

OCTAVE.

Oh, Ciel ! C'en est trop, je suis le misérable. Serviteur, Léandre.

Il s'en va.

SCARAMOUCHE.

Ah, Ciel ! Je fuis le malheureux. Serviteur, Arlequin.

Il s'en va.

LÉANDRE.

Comment donc ? Qu'est-ce que cela signifie ? Arrête, Octave. Un mot ? Octave ? Découvrons d'où vient un adieu si brusque.

Il le suit.

ARLEQUIN.

Courons après, Monsieur. Holà hé, Scaramouche, Scaramouche ? Il y a ici quelque anguille sous roche. Scaramouche ?

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Colombine, Élise, Calmar qui survient.

COLOMBINE.

Oui, Mademoiselle, vous avez aujourd'hui deux hommes à désabuser ; l'un de l'opinion où il est que vous pouvez l'aimer, et de celle où est l'autre que vous ne l'aimez plus.

ÉLISE.

Pour Léandre, mon coeur se justifiera assez par la joie dont il sera saisi à sa vue. Mais la pièce que l'on veut jouer à Calmar me fait de la peine. Je voudrais le congédier de meilleure grâce, et il faut l'épargner, ne fut-ce que pour l'amour de sa robe.

COLOMBINE.

Et ne songeons qu'à l'épée, Mademoiselle. Il ne faut rien épargner pour tirer Léandre d'erreur, et vous ne pouvez le désabuser que par un prompt et bon mariage. Qu'attendez-vous ? Ne laissez pas retourner votre amant à l'Armée, sans l'attacher avant des liens du contrat. Et prenez ce guerrier enfin pendant qu'il est encore tout entier. Mais chut, voici Monsieur Calmar.

CALMAR, arrive.

Hé bien, ma belle Demoiselle, à présent que la nuit approche à vos beaux yeux ne peuvent plus s'occuper aux Tuileries, il est temps de divertir vos oreilles. Allons, il faut commencer notre concert.

COLOMBINE.

L'heure et le lieu sont tout à fait favorables à la Musique.

CALMAR.

Ah ! Qu'il serait heureux, ma pauvre Colombine, s'ils l'étaient aussi un peu à mon amour. Mais, holà, Musiciens, commencez.

SCÈNE DERNIÈRE.

Plusieurs musiciens s'avancent, et jouent une ouverture ; après quoi Mezzetin en Bacchus, chante.

Plusieurs musiciens s'avancent, et jouent une ouverture ; après quoi Mezzetin en Bacchus, chante.

MEZZETIN.

Je viens d'une saison brûlante
Dissiper les vives chaleurs,
955 Et par de Bachiques liqueurs,
Enivrer s'il se peut Élise et sa suivante,
C'est ainsi qu'on touche les coeurs.

Il boit.

Le beau sexe en vaincu par sa propre mâchoire,
Quand l'Amour court à jeun, et seul, à la victoire,
960 Il est bien facile à dompter.
Une belle aisément tient bon contre nos charmes,
Mais si jadis Tarquin eut emprunté ces armes,
Lucrece n'eut fait que chanter.

La suite de Bacchus danse.

CALMAR.

Où font donc mes autres Musiciens ? Holà, Messieurs les Musiciens, qu'on vienne donc achever cette scène de l'Opéra.

Léandre et Arlequin entrent.

LÉANDRE, chante ces paroles suivantes.

Ô vous, qui jouissez de la saison nouvelle,
965 Amoureux Rossignol, plaintive Tourterelle,
Chantez, petits oiseaux, vantez-vous, vantez-vous
D'être plus heureux que nous.
Vos femelles
Sont fidèles ;
970 Et pour voler au Combat
Vous ne laissez point vos belles
À des gens de Rabat.

On entend ensuite un bruit de guerre et de trompettes.

ARLEQUIN, chante sur l'air: J'entends déjà le bruit des armes.

Ce bruit, ces tambours, ces trompettes,
De Mars annoncent le retour.
975 Prenez congé de nos coquettes,
Bourgeois, rengainez votre amour
La coiffe est sourde à vos fleurettes
Sitôt qu'elle entend le tambour.

Le bruit de guerre recommence et Léandre chante ensuite.

LÉANDRE.

980 Au retour du Printemps,
La robe préside aux ruelles :
Mais au retour des combattants
Tous les Amours s'en vont chantant ;
Adieu, Robins, quittez nos belles,
Adieu, vous reviendrez avec les hirondelles,
985 Au retour du Printemps.

CALMAR.

Ouais ! Est-ce que l'on me joue ici ? Comment l'entendez-vous donc, Mademoiselle ?

COLOMBINE, chantant au nez de Calmar.

Dansons, chantons avec gaîté
Bourgeois, à d'autre, à d'autres
Ce n'est qu'au coeur de l'été,
Qu'on peut recevoir le vôtre.

LE CHOEUR.

990 Dansons, chantons avec gaîté
Bourgeois, à d'autre, à d'autres
Ce n'est qu'au coeur de l'été,
Qu'on peut recevoir le vôtre.

Il se forme un cercle, au milieu duquel se trouve Calmar, et la danse finie, il s'en va tout en colère.

ARLEQUIN.

Allons au mariage, allons.
995 Pour vous, Messieurs les violons,
Dites à Calmar qu'il vous paye.
En violons, partout on nous défraie ;
Et surtout ces gens de procès,
Ces Messieurs à langue dorée.
1000 À nos dépens ils parlent au Palais,
Mais en revanche aussi c'est toujours à leur frais,
Que nous dansons nous autres gens d'épée.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].